



Le Serment.

Deux hommes l'attendaient à l'entrée de cette salle : Limiet et Deswerte.

C'étaient à peu près les seules personnes qu'elle connaissait à Pétersbourg, en dehors de Nakoff, qui vint aussi se joindre à eux.

Un peu après, Poltawsky vint les rejoindre, et serra la main de Limiet et de Victoire.

— Enfin, dit-il, vous êtes des nôtres ! Cela n'a pas été sans peine. Nous avons dû faire de notre mieux.

Heureusement que vous étiez protégés par Knasj, sinon tous

deux, vous seriez déjà emprisonnés, ou en route vers la Sibérie, mais aux frais du tsar et sous bonne escorte !

Un homme entra dans la salle, devant qui tout le monde s'écarta avec respect, si bien qu'il arriva facilement près du groupe formé par nos amis.

— N'est-ce pas Knasj ? demanda Limiet.

— En personne, répondit Poltawsky.

Le vieux petit homme s'approcha d'eux.

— Salut, dit-il en français, mais difficilement, salut et la bienvenue.

— Etes-vous encore résolu, monsieur, dit-il à Limiet, d'aller attaquer les tigres dans leur repaire pour leur arracher leur proie.

— Assurément, monsieur.

— Et cette belle demoiselle également ?

— Oui, répondit Victoire.

— Allons, tant mieux... Au plus vous leur jouerez de tours au mieux... Et je verrai avec plaisir mes anciens compagnons d'infortune rendus à la liberté.

Il échangea encore quelques paroles, en russe, avec Poltawsky et Deswerte, s'éloigna et se perdit dans la salle.

— Est-ce là notre grand-maître ? demanda Limiet au jeune diplomate.

Celui-ci regarda son ami en riant, et répondit :

— L'on ne parle pas de ces choses-là, ici... Lorsque nous sommes réunis il n'y a pas de grand-maître... Nous avons tous les mêmes droits.

— Et notre serment ?

— En dehors de la salle, il y a des maîtres, il y a des grands maîtres auxquels nous devons obéir, mais nous ne pouvons les connaître. La force vient de notre assemblée, mais elle doit être menée par une intelligence supérieure... Si nous devions connaître les hommes qui centralisent cette force, ils perdraient beaucoup de prestige, car nous saurions alors qu'ils sont aussi des hommes après tout.

Limiet inclina la tête en manière d'adhésion.

Mais il ne comprenait pas grand'chose de ce que Deswerte lui avait dit.

Poltawsky regarda Limiet, et un sourire ironique se joua sur ses lèvres.

A ce moment, un homme s'approcha du diplomate, lui dit quelques mots et Deswerte s'éloigna avec l'inconnu, après avoir fait signe à Nakoff de le suivre.

Limiet et Victoire restèrent causer avec Poltawsky.

— Vous n'avez pas fort bien compris les explications de

Deswerte, n'est-ce pas ? s'informa Poltaw-ky.

— Je dois l'avouer.

— C'est de la sorte que les nouveaux initiés sont attrapés lorsqu'ils se montrent trop curieux... Et vraiment, il n'est mauvais qu'ils ignorent quels sont leurs chefs. Et cela pour deux raisons mêmes : ce mystère les incite à obéir sans protester, et, s'ils ne savent pas quels sont leurs chefs, ils ne peuvent les trahir.

— En effet.

— Mais je puis bien vous dire à vous, qui ne demandez qu'à voir délivrer vos amis, qui ne trahirez donc pas, et qui, aussitôt après la délivrance de vos amis irez habiter un pays lointain, je puis bien dire que vous avez frappé juste.

— Knasj est le grand-maitre ?

— Oui.

— Je le supposais.

— Et il vous a initiés.

— C'était lui, le président ?

— Comme vous dites... Je me trouvais à sa droite. Vous ne connaissez pas le troisième.

— En ce cas, Knasj dispose d'un grand pouvoir.

— Un grand pouvoir ?.. Un seul mot, de sa part, et demain la Russie est à feu et à sang.

— La chose est-elle connue ?

— Oui, le Gouvernement sait qu'il est le chef de tous les révolutionnaires.

— Et lorsqu'on le fait prisonnier, on se borne à le condamner au bannissement ?

— L'on n'emprisonne jamais le prince, étroitement apparenté à l'empereur, mais bien Knasj, le révolté. Tous ceux qui sont pris à ses côtés sont pendus, tandis que lui est simplement banni. Il n'est jamais à dédaigner d'appartenir à la famille du tsar, fût-on nihiliste.

— Donc Knasj est bien une excellence ?

— Prince de sang royal.

Le diplomate revint et Poltawsky donna une autre orientation à la conversation.

— Pourquoi les camarades se réunissent-ils ici ? s'informa Limiet, qui n'y comprenait rien en ne voyant pas de président, en constatant que nul ne demandait la parole, que tous parlaient amicalement entre eux.

— Quand commence la véritable réunion ? demanda-t-il encore.

— Elle a commencé il y a longtemps, depuis deux heures d'horloge, répondit Deswerte. Tous les frères que vous voyez là, ont été rassemblés, convoqués des différentes parts du pays, parce

que le grand-maître a des instructions à leur donner.

Chacun d'eux les reçoit séparément, ou les a déjà reçus, et ils se bornent à présent à passer la soirée ensemble.

Tous ces hommes, toutes ces femmes sont les chefs des groupes de province, affiliés à notre organisation.

Presque toute la Russie est représentée ici.

Cette nuit encore tout le monde quittera l'édifice, et demain matin tout le monde partira vers sa résidence, sauf, bien entendu, ceux que la police happera au collet.

Cela se passe régulièrement, à l'occasion d'une pareille réunion.

Les limiers des différentes polices de province suivent les délégués et avertissent la police de la capitale.

— Rentrions-nous encore à Pétersbourg cette nuit ? demanda Victoire.

— Non, fut la réponse, ce serait par trop dangereux pour vous deux. Vous resterez ici jusqu'au moment du départ pour la Sibirie.

— Devrons-nous encore attendre longtemps ?

— Mais non... une couple de jours, sans doute. .. Nakoff est occupé à organiser le tout. Vous apprendrez plus long à ce sujet, demain.

Ils causèrent encore de choses et autres. Poltawsky les présenta à plusieurs camarades des deux sexes, et, lorsque la plupart des assistants eurent regagné leurs pénates provisoires, on vint les chercher pour les conduire dans leurs appartements.

Ceux-ci étaient formés de chambres somptueusement meublées et munies de tout le confort moderne.

Limiet était abasourdi de voir pareil luxe dans un repaire de nihilistes.

S'il avait su qu'il se trouvait dans le palais du prince qui se cachait sous le nom du révolté Knassj, son étonnement n'eût pas été si grand.

Le lendemain matin, après que Limiet et Victoire eussent fait honneur à un copieux déjeuner, qui leur fut servi dans une somptueuse salle à manger, Nakoff leur fit demander par un domestique s'il pouvait les voir.

Lorsque le Russe parut, il s'inclina profondément devant nos amis.

— Que signifie cela ? demanda Limiet. Ne sommes nous pas des frères ?

— Il y a encore tant de choses en Russie que vous ne comprendrez pas, répondit Nakoff. Hier soir, nous étions à une réunion d'amis, lorsque nous serons désignés pour accomplir une besogne en commun, nous serons camarades, et nous vivrons en conséquence.

Mais à présent vous êtes les invités du prince Michaeloff, je

suis un simple employé d'hôtel, et il y a donc entre nous des distances qu'il faut que j'observe.

En deux mots : dans la vie courante, nous ne sommes pas des camarades.

Et cela est le bon système.

Puis-je vous prier d'écouter avec une attention scrupuleuse ce que j'ai à vous dire ?

— Assurément, répondit Limiet.

— Eh bien, répondit Nakoff, en s'asseyant sur la chaise que Victoire lui avait avancée, je crois que j'ai trouvé le moyen d'arriver au lieu prescrit, en Sibérie, et d'y accomplir l'œuvre que l'on nous a confiée.

Il ne me manque que votre acquiescement, pour que je puisse en entamer l'exécution.

— Nous sommes d'accord, d'avance...

— Tant mieux, mais écoutez :

— Je crois qu'il ne nous serait pas possible d'arriver à notre lieu de destination en voyageurs ordinaires.

Et, même si cela nous réussissait, nous ne pourrions y séjourner longtemps sans attirer l'attention de la police.

Je prévois ce qui se passerait.

Nous serions arrêtés, comme suspects, et tout simplement l'on nous ferait partager la vie des bannis, de vos amis.

J'ai donc pensé qu'il serait préférable d'aller en Sibérie comme banni.

Vous ouvrez de grands yeux et vous allez me dire que vous ne comprenez rien à ce que je viens de dire.

Je le crois... aussi vais-je vous expliquer plus avant ma proposition.

Nous serons des bannis fictifs, qu'une escorte de cosaques conduirait en Sibérie.

Une couple d'entre nous figurerait des condamnés d'Etat, conduits en secret en Sibérie.

De la sorte, nous esquivons la curiosité de la plupart des officiers que nous trouverons sur la route.

Les autres camarades qui nous accompagneront, seront déguisés en cosaques.

Nous parviendrons sans doute à atteindre le but de cette façon.

Et cela nous permettra encore de placer une couple d'amis parmi les bannis, pour avertir ceux-ci... nous pourrions même placer quelqu'un dans le fort.

Comment trouvez-vous mon projet ?

— Excellent, s'écria Limiet.

— Impossible de trouver mieux, dit à son tour Victoire.

— Je vais m'occuper de l'exécution, en ce cas. Non seulement pour les habits et pour les uniformes, mais pour les faux papiers.

Faux, ils ne le seront pas, car ils proviendront bel et bien du ministère.

Mais ce que nous y mettrons sera faux.

Nakoff prit congé des deux futurs bannis.

Le lendemain déjà, Limiet, Nakoff, Victoire et un autre Russe se trouvaient dans le train, qui devait les conduire en Sibérie, sous la surveillance d'un officier et de six cosaques.

Ils avaient un wagon spécial, parce que c'étaient des prisonniers d'État, auxquels personne ne pouvait adresser la parole, qui ne pouvaient entrer en relations avec personne.

L'officier se montrait, à ce sujet, d'une sévérité exemplaire.

Lorsque le train se mit en marche, Victoire serra la main de Limiet et lui murmura à l'oreille :

— Enfin, en route pour retrouver Jeannot.. Enfin.

CHAPITRE XLVII.

Le plan échoue.

Le voyage dura longtemps, très longtemps, et il fut fort fatigant aussi.

Les voyageurs étaient vraiment moulus, en arrivant enfin à Irkoutsk.

Car c'était aux environs de cette ville, où vivent de nombreux prisonniers d'État, que se trouvait le fort, où certains bannis étaient enfermés, et autour duquel se trouvaient les huttes des bannis libres, chargés des travaux du sol.

Irkoutsk est une province russe de la Sibérie orientale.

Elle est limitée au sud par l'empire chinois, dont elle est partiellement séparée par une chaîne de montagnes.

Au centre de la province se dresse le mont Baikal et d'autres monts encore.

Les montagnes sont formées de cristaux, dont beaucoup de formation volcanique, comme le basalte, la dolorite, le graphite, l'or et le sel.

Le climat y est fort rigoureux.

Presque toute la province est couverte de bois profonds.

En dehors de la population sibérienne, l'on y trouve des Bourrates, des Toungouses, et, naturellement, des Russes.

Les habitants s'occupent de travaux agricoles, de l'élevage de bestiaux, de chasse de pêche, de l'exploitation des mines, etc.

Le commerce de transit est fort important.

Irkoutsk, la capitale, est baignée par la rivière l'Angara et se trouve à l'embouchure de l'Irkeet.

La ville est située à 454 m. au-dessus du niveau de la mer, et c'est la localité la plus importante et la plus peuplée de toute la Sibérie.

Elle est habitée par le gouverneur-général de la Sibérie et par l'archevêque.

Elle compte environ 60.000 habitants...

Ce furent des Cosaques qui fondèrent en 1652 cette ville sibérienne, qui prit de plus en plus d'importance, surtout depuis qu'elle devint place forte, en 1684 et 1689.

C'est là surtout que nos amis durent se montrer prudents et prendre garde à bien jouer leurs rôles.

Les cosaques à cheval, qui escortaient les bannis, se montrèrent donc d'une sévérité excessive et les prisonniers se plaignirent auprès de l'officier supérieur, qui vint inspecter les soldats, de la cruauté de ces hommes qui, d'après ce qu'affirmaient certains des prisonniers, s'étaient même livrés, en route, à des voies de fait.

L'officier n'attacha pas beaucoup d'importance à ces plaintes.

Il était habitué à en recevoir de pareilles à l'arrivée de chaque convoi.

— Ces gens se sont donnés le mot, s'était-il dit, pour me dire sans cesse la même chose, en arrivant ici.

Il n'y songeait pas que ce devaient plutôt être les cosaques qui devaient s'être donnés le mot, pour donner lieu aux mêmes plaintes de la part des bannis.

L'officier supérieur assura qu'il tiendrait note de leurs plaintes, et sur ce l'inspection se termina.

— Je craignais, dit Victoire, que cet officier, qui a l'air débonnaire et qui ne nous a pas apostrophé de l'habituelle manière brutale de ses collègues, allait prendre nos plaintes au sérieux et commencer une enquête à charge des cosaques. Cela nous aurait peut-être retenu longtemps dans la ville.

Nakoff se mit à rire.

— Un officier qui agirait de la sorte n'aurait plus beaucoup de chance d'avancement, dit-il. Les Cosaques peuvent traiter durement et même maltraiter les bannis, surtout les Russes. Cela fait partie du programme ?

— En ce cas, ils maltraitent peut-être Jeannot ! s'écria la jeune fille.

— Nullement... une fois que les bannis sont arrivés à destination, tout le monde les laisse en paix, à moins qu'ils ne se montrent intraitables et tâchent de s'enfuir.

— Je désire tant être près de nos amis.

— Votre désir sera exaucé fort rapidement, car nous partons dans une heure, et dans trois jours nous serons là.

— Trois jours !

— Oui, nous n'y parviendrons pas plus tôt. Et que sont trois jours, alors que vous avez dû exercer votre patience durant des jours, des semaines !

— Il est vrai... mais je crains toujours d'arriver trop tard.

— Comment ?

— L'on pourrait avoir transféré nos amis dans un autre lieu de bannissement, par exemple.

— En ce cas, je le saurais... L'officier de nos cosaques a déjà reçu quatre avis de là-bas, qui l'avertissent que tout va bien... Nous avons des amis là-bas, vous ne l'ignorez pas. Soyez tranquille, vos amis et les nôtres y sont encore... L'affaire sera de les en tirer.

Une heure après, les cosaques, emmenant leurs prisonniers, quittèrent la ville.

Le voyage à travers l'intérieur du pays, par des routes détestables, que l'on devait forcément suivre à pied, s'entoura de beaucoup de difficultés et de fatigues.

Heureusement pour Victoire, Limiet et Nakoff, que les cosaques qui les escortaient étaient montés.

Sur les parcours déserts, les soldats mettaient pied à terre, et les faux bannis pouvaient à leur tour profiter des animaux.

Vers la fin du troisième jour, ils arrivèrent en vue du fort.

Comme la nuit était près de tomber, les prisonniers furent hébergés dans une construction du fort.

Le lendemain, le commandant vint les inspecter.

Les pièces, que lui remit l'officier des cosaques, étaient rédigées de telle sorte que Nakoff devait être enfermé dans le fort, tandis que Limiet et Victoire, renseignés comme père et fille, furent placées dans une hutte, qu'ils habiteraient désormais.

Les cosaques avec leur capitaine, rentrèrent à Irkoutsk.

Mais ils n'allaient pas, bien entendu, jusque là. Avec leurs

cheveux, ils resteraient aux environs, afin de pouvoir coopérer à l'évasion, sur le premier ordre de Nakoff.

Tout avait été réglé à Saint-Petersbourg dans ses moindres particularités.

Ce jour là, Limiet et Victoire allaient revoir leur camarades.

Nakoff leur avait ordonné de ne pas dire un mot de leur situation, tut-ce en français ou en anglais, car, là, comme partout, il y avait des espions et des délateurs.

Des bannis se livraient à cette infâme besogne, et ils en étaient récompensés par certains adoucissements dans leur sort.

Partout où des hommes sont réunis, on en trouve disposés à faire cette vile besogne.

— Rassurez-vous, lui avait dit Limiet, si j'ai à dire quelque chose à mes amis, je le ferai en wallon, de sorte que nul ne pourra me comprendre.

— Néanmoins, il faut prendre garde, les intonations, les inflexions de la voix pourraient vous trahir... prenez garde !

Dès le lendemain, les bannis durent commencer leurs travaux.

Victoire devait rester dans la hutte, où elle travaillerait à repriser les vêtements des prisonniers du fort.

Une autre femme l'y aiderait, car Victoire n'était pas une bonne couturière.

Elle n'avait jamais appris cela.

Limiet partit pour les champs, où, en compagnie d'un banni, il devait s'escrimer avec sa pelle.

Il ne vit pas ses amis.

A midi, comme les travailleurs rentraient dans les huttes, pour prendre leur repas, il verrait Jeannot, Taupin et le Rossai.

Il stationna sur la route et vit enfin, dans un groupe de bannis, ses trois camarades.

Vivement, il se dirigea vers eux.

Un moment, les trois hommes regardèrent le détective avec stupéfaction. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux.

— Mais, voilà Limiet ! s'écria le Rossai.

— Oui, c'est bien Limiet, dit à son tour Taupin.

— Attention, les amis, répondit le détective, attention !

Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent, se serrèrent les mains avec effusion.

Il est impossible de décrire cette scène. Il faudrait une plume mieux taillée que la nôtre !

Les autres bannis n'y avaient pas attaché grande importance à cette scène.

Ils poursuivirent leur route et laissèrent les quatre hommes derrière eux.

Il arrivait souvent que de nouveaux venus trouvaient des amis parmi les bannis.

Lorsque Limiet eut vu qu'ils étaient bien seuls, il leur dit :

— J'ai lu à Londres la lettre que vous avez envoyée à Monsieur Steadily, et je suis venu ici pour vous délivrer. Puis, à Jeannot : Victoire est ici, elle aussi... elle a voulu à toute force m'accompagner ici, pour coopérer à ta délivrance.

— Où est-elle ?

— Dans ma hutte. Venez-vous ?

— Non, dit Taupin. La chose n'est pas possible. Nous devons nous rendre dans notre propre hutte. Il est défendu de se rendre visite aux heures de midi. Mais ce soir nous pouvons nous voir. Tous les bannis le font... Cela est défendu, à vrai dire, mais le surveillant est parti... Et d'ailleurs, il ferme les yeux là-dessus.

— Nous voilà déjà trop longtemps ensemble, fit le Rossai. Soyons prudents... Nakoff me l'a spécialement recommandé.

— Qui ça, Nakoff ?

— Vous le saurez le soir... Je vous raconterai tout ce qui s'est passé depuis que nous avons été séparés.

— A ce soir.

Les amis se séparèrent et chacun d'eux se dirigea vers sa hutte.

Ce fut une grande joie pour Victoire d'apprendre que Jeannot, ainsi que tous ses camarades, était en bonne santé, et qu'ils viendraient passer la soirée avec elle.

Inutile de dire que l'après-dîner lui sembla durer une éternité, et qu'elle ne fit pas grand-chose de bon.

Impossible de décrire la joie de Victoire et de Jeannot.

Ce dernier, parvenu devant la jeune fille, la regarda longuement, sans mot dire.

Elle fit de même.

Des larmes brillaient dans leurs yeux.

C'étaient des larmes d'une douce joie.

— Encore mieux ! s'écria le Rossai... Ils se regardent comme des chiens de faïence sans mot dire... Adieu, embrassez-vous que diable.

Et il poussa Jeannot dans les bras de Victoire. Les deux jeunes gens s'embrassèrent en sanglotant.

— Je crois vraiment, dit Taupin, qu'ils regrettent de se revoir !

Les camarades ne se quittèrent que fort avant dans la nuit.

Limiet raconta ses aventures et celles de Victoire.

Et il conclut en disant :

— Dès que nous serons délivrés, nous irons en droite ligne à Anvers.

Je crois que nous avons eu assez d'aventures pour passer le restant de nos jours en paix.

Notre délivrance est proche, car des gens comme Nakoff et ses amis sont fort entreprenants.

Tout ce que nous avons à faire c'est de vivre comme des bannis, de façon à éveiller le moins de soupçons possible.

Je crois qu'il vaut mieux que nous ne nous voyons que les moins possible.

— L'on ne prend pas garde à cela, dit vivement Jeannot, qui ne voyait pas cette proposition d'un bon œil.

— C'est possible, dit Taupin, mais il faut que nous suivions le conseil de Limiet.

Aie encore patience durant quelques jours, et alors tu pourras rester à jamais auprès de Victoire.

Si Limiet n'était pas venu ici, tu ne l'aurais plus jamais revue, le sais-tu ?

Jeannot baissa la tête.

Il comprenait que Taupin avait raison, mais malgré tout, cela ne lui allait guère de ne pouvoir voir journellement la jeune fille.

Les camarades se séparèrent, après voir convenu qu'ils verraient Limiet aux champs et que celui-ci les avertirait, s'il y avait du nouveau.

De temps à autre, de deux en deux jours, ils se verraient.

Il s'écoula quatre semaines, sans que leur situation se modifiât, c'est à dire sans qu'ils entendissent des nouvelles de Nakoff et de ses amis.

— Il se peut qu'il se passât encore beaucoup de temps, dit Limiet, avant que nous sachions quelque chose.

Des gens comme Nakoff ne jouent qu'à coup sûr et préfèrent attendre des mois, plutôt que de faire manquer leur coup par trop de précipitation.

— Des mois ! s'écria Victoire.

— Si c'est nécessaire.

— Pourvu qu'il puisse sortir de sa prison.

— Qui ?.. Nakoff ?... S'il était au tréfonds des enfers, il saurait enjôler le diable.... N'oubliez pas ce qu'il a fait à Saint Petersburg.

— Oui, mais attendre si longtemps, sans avoir la moindre nouvelle, influe sur ma confiance.

— Il faut avoir pleine et entière confiance en lui, je vous le répète. Soyez en persuadés, lorsque nous apprendrons quelque chose, tout sera préparé dans ses moindres détails.

— Je l'espère, répondit Victoire, qui voyait Jeannot trop rarement, pour ne pas être mélancolique.

Revenons à Nakoff, qui, l'on s'en souvient, avait été enfermé

dans le fort comme prisonnier d'Etat.

Dès qu'il fut admis en présence des autres prisonniers, car ceux-ci n'étaient pas isolés, mais réunis à dix ou douze dans une grande salle, Nakoff prit un portrait dans sa poche, et se mit à étudier les traits de ses codétenus, pour trouver le camarade qu'il s'agissait de délivrer.

Nul n'y ressemblait.

— *Était-il mort ?... Non, un homme de sa valeur ne meurt pas, fut-ce au fond de la Sibérie, sans que cela se sache à Pétersbourg.*

L'aurait-on interné autre part ?

En ce cas, nos amis nous auraient avertis.

Il faut qu'un des géoliers soit affilié, mais je ne puis arriver à le voir.

Le début ne vaut rien, et, en ce cas, le reste ne vaut pas mieux d'ordinaire.

Echouer... échouer..

Il répéta ce mot plusieurs fois, puis se mit à sourire.

— *Ce mot ne se trouve pas dans mon dictionnaire, murmura-t-il. C'est la première fois de ma vie que je le prononce.*

Commençons par lier conversation avec ce vieux petit père.

Il s'approcha d'un prisonnier, qui, accoudé contre le mur, se chauffait au soleil.

Le vieillard portait une longue barbe grise qui lui couvrait la poitrine, et son visage était tellement ridé, qu'on aurait pu lui donner cent ans.

— *Petit père, demanda Nakoff, sont-ce là tous les prisonniers qui habitent le fort ?*

Le vieillard secoua négativement la tête.

— *Non, répondit-il, en appuyant sur chaque mot, il y en a encore d'autres.*

— *Je croyais qu'ils étaient tous réunis ici ?*

De nouveau, le vieillard secoua négativement la tête.

— *Oui, dit-il, ce sont tous les prisonniers de moindre importance, mais là haut, il y en a une couple, avec laquelle nous ne pouvons pas parler.*

Et ils passeront de longues années là haut, de longues années, avant de pouvoir parler avec les prisonniers du préau.

De longues années !

Moi aussi je suis venu ici — il y a vingt ans — comme prisonnier d'importance, et ce n'est que depuis deux ans que je suis avec les autres.

Je suis brisé, je suis vieux, je n'offre plus d'intérêt.

— *Savez-vous quels sont ces deux, qui sont isolés ?*

— *Non, nul ne le sait.*

Nakoff parla d'autre chose. Il comprenait qu'insister plus longtemps pouvait sembler suspect.

D'ailleurs il ne savait pas si le vieux n'était pas un rapporteur, un « mouton » en langage de prison.

— Il dit de lui-même qu'il est brisé, or dans ces conditions, l'on est prêt à tout pour finir ses jours tranquillement.

L'un des hommes doit naturellement être notre ami Pétroff, sans aucun doute.

Mais pourquoi ne pas m'avoir donné de meilleurs renseignements à Pétersbourg.

Cela ne va pas, cela montre un défaut d'organisation et j'en parlerai à Poltawsky dès que je rentrerai à Pétersbourg.

La question est à présent : comment savoir si notre homme est vraiment isolé là haut.

Le mieux sera de voir si mon géolier sait ce que c'est que de l'alcool.

Nakoff n'attendait jamais pour mettre un plan à exécution.

Quelques moments après, il s'approchait du géolier qui surveillait la salle où il devait se trouver, s'il ne travaillait pas et ne se trouvait pas dans le préau.

— Puis-je vous demander quelque chose ? lui dit-il. Mais ne vous fâchez pas surtout, si cela vous déplaît. Je n'y puis rien, vraiment.

Du premier moment où Nakoff avait pénétré dans le fort, Nakoff avait pris envers tous une attitude fort respectueuse, d'une politesse raffinée et presque inconnue aux russes sibériens.

— Parlez, fit le géolier.

— N'y a-t-il pas moyen, ici, de se procurer une goutte, en la payant bien ?

Le géolier se mit à rire.

Mais à l'éclair qui avait brusquement jailli de ses yeux, Nakoff avait immédiatement vu qu'il aimait les spiritueux.

Et puis ce nez, si rouge, et délicieusement veiné de bleu ! conclut Nakoff, plus de doute.

— Oui, dit le géolier, il y a moyen de se procurer au fort une bonne goutte, mais ce n'est pas le cas pour les prisonniers.

— Je le regrette, dit Nakoff, car j'ai beaucoup d'argent, et je serais prêt à donner beaucoup pour une goutte. Je le regrette vivement.

Une moment, le géolier regarda Nakoff d'un air perçant.

Ce « beaucoup d'argent » l'avait frappé.

Il arrivait souvent que les hannis réussissent à dissimuler une grosse somme d'argent.

Il mord ! se dit Nakoff.

Un moment le géolier conserva le silence et il s'éloigna de quelques pas.

Tout à coup, il sembla avoir pris sa décision et il s'approcha de Nakoff.

— Je vous donnerai une goutte, tantôt... mais faites en sorte que les autres ne s'en aperçoivent pas, car il y a des moutons parmi eux, et je serais puni.

— Ne pourriez-vous me procurer une bouteille ?

— Vous n'êtes pas dégouté, dites ?

— Oh, je puis vous assurer que je ne boirai pas plus d'un verre par jour... Mais je ne suis pas ingrat et je vous proposerais de partager la bouteille.

De nouveau, les yeux du géolier lancèrent un éclair de concupiscence.

— Je tâcherai de vous procurer une bouteille. Mais... cela vous coûtera quelques roubles...

— Combien ?

— Disons... cinq.

Nakoff se tourna vers le mur, prit une petite bourse dans la poche de sa veste, en sortit une pièce d'or qu'il glissa dans la main du géolier, si vite que nul n'eut pu suivre ou deviner ses mouvements.

— En voilà dix, fit-il.

— Ce soir je viendrai sans doute vous rendre une visite, pour voir si tout est en ordre dans la salle... Je vous ai surtout à l'œil, parce que vous me semblez ne pas vouloir vivre d'après les prescriptions du règlement.

Après avoir prononcé ces paroles à haute voix, l'homme s'éloigna, la tête droite, d'un pas majestueux.

— Il y a moyen de faire quelque chose, avec lui, se dit Nakoff pour de l'argent et une bouteille, il fera ce qu'on lui demandera, au besoin.

— Si ce vaurien veut m'acheter quelques bouteilles, songeait de son côté le géolier, j'aurai gagné un bon magot et boirai au surplus une bonne goutte qui ne me coûtera rien.

Lorsque les prisonniers voulurent se mettre au repos, et que certains d'entre eux étaient déjà étendus sur leur couchette, le géolier vint encore faire une ronde.

Il alla de l'un à l'autre et fit quelques observations, au sujet de leurs vêtements, du lit et de certaines petites choses encore.

Lorsqu'il vint près de Nakoff, qui le regardait d'un air interrogateur, il s'écria, d'un ton furieux :

— Ah, vous faites des observations déplacées !

— Je ne souffle mot.

— Non, mais vous marmonnez quelque chose entre les dents. Vous vous moquez de moi, car je vous ai vu hausser les épaules.

— Vous vous trompez.

— Je saurai bien vous dresser... Allons, debout, allons trouver le chef... Marche...

Et il poussa Nakoff hors de la salle.

Les autres prisonniers étaient si bien habitués à voir les géoliers se conduire de façon si arbitraire, qu'ils ne tournèrent pas même la tête pour voir ce qui se passait, et que nul mot de réprobation ne leur échappa.

D'ailleurs, de pareilles manifestations leur eussent coûté cher, sans être utile à la victime.

En peu de temps, la plupart des malheureux enfermés dans la prison, y avaient perdu tout sentiment de dignité personnelle, et bientôt tout leur était indifférent.

Lorsque, parvenu au dehors, le géolier eut verrouillé la porte, il se mit à sourire.

— Voici la bouteille, dit-il... je l'ai déjà entamée, car ici, nous n'avons que trop peu de temps pour boire.

Il tendit à Nakoff une petite bouteille, débouchée, et vidée d'un tiers.

— Buvez rapidement, car à tout moment, l'on peut nous surprendre.

Nakoff porta le goulet de la bouteille à sa bouche et but une gorgée.

— Je vous remercie, dit-il... J'en avais presque perdu le goût.

— Demain je viendrai encore vous apporter une goutte, dit le géolier, tout en buvant goulûment à même la bouteille. Rentrez vivement, à présent.

Nakoff obéit.

Il ne voulait pas encore formuler la demande, de peur d'éveiller les soupçons du géolier.

— Ces gouttes coûtent fort cher, ce dit-il. Dix roubles la gorgée, car demain il n'y aurait plus grand chose dans la bouteille. Bah, je suis disposé à le faire boire pour dix mille roubles de vodka, pourvu que je sache ce qu'il me faut savoir. Nous tenterons cela demain.

Le lendemain, dans le préau, Nakoff s'approcha encore du géolier.

— Notre bouteille est-elle vide ? lui demanda-t-il.

Le géolier le regarda d'un air furibond.

Il secoua négativement la tête et répondit :

— Elle est cassée.

— Procurez-m'en une autre pour ce soir.

— Soit, répondit l'homme. Je le ferai. Avez-vous encore de l'argent, car pour ce prix je ne pourrai plus rien avoir. Douze roubles.

— Voici.

Le géolier regarda son prisonnier d'un air ébahi.

— Êtes-vous millionnaire ? lui demanda-t-il.

— Il se pourrait. — Et d'où vous vient cet argent ? — Si je le dis, tu le sauras. — Vous savez que les prisonniers ne peuvent conserver de l'argent ? — Oui.. Vous pouvez me trahir... L'on vous récompensera en vous donnant quelques roubles, et la fourniture de bouteilles de vodka à douze roubles aura cessé ? Hein ? — Quel ton.. — Il en est ainsi.

Le géolier ne souffla plus mot, et quitta Nakoff.

Mais, le soir, il eut à faire mille observations au Russe au sujet de sa couchette, et, comme celui-ci répondait brutalement, il dut être conduit auprès du chef.

Hors de la salle, le géolier laissa prendre à Nakoff, en petite gorgée, qui lui coûta douze roubles.

Il paya, et proposa de vider la bouteille à la santé des prisonniers.

— Je veux vous prouver que j'ai découvert une mine d'or, dit-il.

Le géolier emporta la bouteille, pour la vider à son aise. Mais c'était par crainte de voir Nakoff donner trop d'accolades à la bienheureuse bouteille.

Ce manège dura quelques jours.

Tous les soirs, l'homme apportait une bouteille, qui, au bout de dix jours, coûtait vingt roubles, et que le géolier vidait presque en totalité.

— Il se fait temps, songea Nakoff. Il faut que je commence.

Lorsqu'ils eurent quitté la salle, Nakoff déclara qu'il en avait assez de continuer de la sorte.

— Que voulez-vous dire, s'écria le géolier.

— Mais, il ne m'est possible que de boire une seule gorgée de ce délicieux genièvre, et vous videz le reste. — Soit, je n'apporterai plus rien. — C'est mon idée.

Mais, se dit-il, tu reviendras bientôt à de meilleurs sentiments. Tu ne voudras pas perdre chaque jour vingt roubles, qui te permettent encore de te griser comme un vieux templier. A nous deux, vilain ivrogne !

Et il s'éloigna, pour regagner sa couchette.

Le géolier le regardait s'éloigner.

Intérieurement, se livrait un court combat entre le devoir, l'appât du gain, et le genièvre.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue St. Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE
de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
57, RUE ST-WILLEBRORD
ANVERS.
1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	280
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	374
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé .	431
Ce qui se passa à Bangkok .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions .	458
Où le Rossai s'égare .	475
Chez les étrangleurs .	490
Le gamin des rues et la bouquetière .	507
Kaerloff, le nihiliste .	534
Un nouveau Robinson Crusoë .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria .	586
Aux mains des Russes .	608
A Londres .	624
Une femme de cœur .	630
Les hannis .	656
Le plan échoue .	702
Libres ! .	727
Une vieille connaissance .	737
A Kobdo .	748
Une aventure à Kasgar .	752
Les aventures de Paul Potard .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet .	766
A Liège .	792
Tout est bien qui finit bien .	798